

LE
PRIX
DU
DÉSIR

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le prix du désir / Judith Bannon

Nom : Bannon, Judith, 1974- , auteure

Identifiants : Canadiana 20200082361 | ISBN 9782897834463

Classification : LCC PS8603.A6274 P75 2020 | CDD C843/.6–dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : Freepik, Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

JUDITH
BANNON

LE
PRIX
DU
DÉSIR



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Présumée insoumise, 2018

Présumée indécente, 2019

Présumée intouchable, 2019

Tourne ta langue 7 fois, 2019

Revenir – La trilogie des sœurs Reed, 2017

Ressentir – La trilogie des sœurs Reed, 2018

Rejaillir – La trilogie des sœurs Reed, 2018

liaison.com, 2016

#attraction, 2016

@seduction, 2017

Les 7 secrets de mon ex, 2015

7 secrets plus intimes, 2015

7 secrets à faire frissonner, 2016

*Tu crois habiter une maison.
Mais ta maison est en toi.*

JEUDI 19 NOVEMBRE

Un sourire satisfait flotte sur mes lèvres. Le couple que j'observe dissimule difficilement sa fascination pour ce manoir.

— Prêts à visiter l'étage ?

L'homme inspecte du regard le rez-de-chaussée en s'attardant deux secondes sur le cellier central entièrement vitré dont la hauteur nécessite une échelle amovible. Malgré la capacité de ce magnat de la finance à demeurer impassible, son arrêt visuel trahit incontestablement son intérêt envers ce meuble qu'il avait déjà analysé au premier coup d'œil.

— J'ai hâte de voir cette fameuse salle d'habillage, lance la dame d'un ton relevant du défi.

— Vous ne serez pas déçue, je vous le promets.

Je gravis la première l'escalier massif pour les diriger à ma guise une fois rendue à l'étage. Mes talons hauts frappent avec conviction chacune des marches en chêne pendant que ma main glisse sur la rampe également constituée de chêne engravé de motifs abstraits.

C'est la troisième résidence que je fais visiter ce soir à ce couple. Si leur choix s'arrête sur ce manoir de 2,5 millions – ce que je prévois –, cette vente me propulsera en deuxième position pour la clé d'or.

L'ultime consécration des courtiers immobiliers de luxe.

Mes clients, des parents d'adolescents qui étudient au réputé collège privé situé à moins de dix minutes de marche d'ici, mettent le pied au niveau supérieur.

Bien que toutes les pièces aux allures de château soient époustouflantes, je réserve le point culminant, le *walk-in* situé dans la suite principale, pour la fin.

Pour incruster un attrait puissant dans la tête de cette femme.

Pour que ce désir la poursuive jusqu'au moment où elle se libérera enfin du silence dans lequel son mari et elle ont décidé de se murer.

Les deux chambres secondaires qui ont leur propre salle de bain reçoivent des hochements de tête polis.

Je m'avance vers les portes doubles encadrées de riches boiseries, serties de quatre rectangles horizontaux vitrés dont le fini givré assure l'intimité de l'autre côté.

Je les ouvre en simultané pour offrir le coup d'œil magistral désiré. Puis je me retire pour laisser le couple pénétrer dans la chambre principale.

— Joli, murmure la femme.

L'homme avance vers le coin lecture où il laisse glisser sa main sur le dessus du muret qui abrite un foyer au propane. Une gestuelle qui démontre son envie de posséder l'endroit.

Je souris intérieurement.

Je visualise la clé d'or qui représente le summum de la réussite dans le domaine immobilier. Cette clé symbolique qui, pour la première fois de ma vie professionnelle, est à ma portée.

La dame examine le bain monobloc en pierre de couleur cognac qui côtoie le foyer.

Lorsqu'elle relève les yeux, elle les pose sur moi. Comprenant sa demande implicite, je tends simplement la main vers la salle d'habillage.

Vers ce lieu qui saura plaire à ces gens fortunés qui aiment les choses exceptionnelles. Uniques. Enviablés de leurs amis.

— Chéri?

D'un coup de tête, elle lui indique son intention avant de se diriger vers la pièce. Son mari passe devant moi en m'adressant un sourire teinté de satisfaction.

Connaissant parfaitement bien cette pièce flamboyante, je les laisse y pénétrer seuls. Deux immenses sections de rangement vestimentaire sont placées de part et d'autre d'un large îlot central surplombé d'un majestueux lustre en cristal Swarovski.

— Oh mon Dieu !

La réaction de la femme correspond à ma prédiction. À une exception près.

Son intonation.

Qui n'indique aucun émerveillement.

J'entre à mon tour dans la pièce.

Ce que j'y vois assure la stupéfaction que je leur avais promise.

Mais garantit l'échec de ma vente.

Car le propriétaire s'y trouve.

Nu.

Portant strictement sa cravate noire.

Qui lui enlace le cou.

Mortellement.

JEUDI 3 DÉCEMBRE

Je gravis un escalier semblable à celui que j'ai monté il y a deux semaines. Celui-là même qui a mené à une découverte macabre. Et qui m'a mise dans un bref état de léthargie professionnelle que je ne peux me permettre actuellement.

Un état duquel j'ai l'intention de sortir aujourd'hui avec les visites planifiées en après-midi.

Dès qu'il m'est possible d'apercevoir le palier, je reconnais les deux jeunes femmes qui discutent devant le poste de l'hôtesse du resto-bar. Bien que je partage une partie du code génétique de celle qui me tourne le dos, notre apparence diffère grandement en raison de la contribution de nos pères respectifs.

Kara, qui dépasse le mètre quatre-vingts, me fait paraître petite malgré mon mètre soixante-quinze. Son visage aux traits sculptés, ses cheveux raides et blonds ainsi que ses sourcils foncés trahissent l'origine russe de son père, un joueur de hockey professionnel avec lequel notre mère a eu une aventure de quelques mois. Et la conséquence d'une vie.

Alizée, ma collègue au teint basané, héritage de ses parents haïtiens, discute autant avec ma demi-sœur qu'avec l'hôtesse qu'elle a, sans surprise, intégrée à la conversation.

— Salut, les beautés!

Les trois femmes posent leur regard sur moi.

— Wow! C'est toi, la beauté, siffle Alizée.

— Uniforme de travail.

Alizée prend le temps de me détailler minutieusement. Mes hautes bottes de couleur crème s'arrêtent aux genoux, où mon bas de nylon translucide disparaît sous ma jupe droite en suède marine. Une camisole de la même teinte que mes bottes est ajustée sous mon veston marine dont les pans sont visibles malgré mon parka crème.

— Est-ce que je passe le test ?

Amusée, je l'observe.

— Tu ne dois pas laisser les autres te juger, ma chérie, sermonne-t-elle d'un ton philosophique frisant le ridicule. Tu es la seule juge de ta vie.

— Moi. Et toi.

— Je ne fais que t'aider à cheminer.

— À voir du positif même où il n'y en a pas, récite ma demi-sœur en levant les yeux.

— Il y a toujours du positif.

— J'ai un mot pour toi, la gourou du positivisme : Yanick.

Malgré elle, Alizée tique légèrement.

— J'admets que pour ce mâle à la queue plus active que celle des castors de la baie James, c'est plus difficile.

— Tu es consciente que le projet hydroélectrique n'a pas été construit par des castors ? vérifie Kara d'un air désopilant.

— S'il avait eu la queue de Yanick comme *pépine*, le gouvernement aurait économisé gros pour sa construction ! assure ma collègue.

— Donc tu admets que c'est un trou de cul ? la relance ma demi-sœur, l'air vainqueur.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Même ce tas... Même lui possède des qualités.

— Lesquelles ?

Kara sait qu'Alizée a beaucoup de mal à refouler sa haine envers mon ex. Il représente sa plus grande difficulté à appliquer son concept de pensée positive. Car sa personnalité a deux aspects forts, mais opposés : un positivisme extrême généralisé et un ressentiment profond contre ceux et celles qui blessent les gens qu'elle aime.

— Son acte disgracieux a aidé Romane à se concentrer sur son travail.

— Elle était déjà trop concentrée. Maintenant elle est *workaholic*, déclare Kara en me critiquant.

— Elle est performante, rectifie ma collègue.

— Serez-vous capables de vous entendre pour la durée du lunch ? m'inquiété-je.

— Certainement ! Nous sommes de vraies complices, assure Alizée en examinant Kara, qui finit par hocher la tête. Et bien que nous nous soyons égarées du sujet initial, sache que tu n'es que pureté et délice pour les yeux.

— Pas besoin de positiver autant, je vais bien.

— Ce n'était pas de la théorie appliquée, c'était sincère. Avoue qu'elle est belle, non ? exige-t-elle de l'hôtesse.

— Euh... oui, votre tenue est magnifique.

Elle cherche l'approbation du côté d'Alizée, qui lui fait de gros yeux pour l'inciter à poursuivre.

— Vos cheveux sont parfaitement ondulés. Ça fait naturel.

— C'est parce que c'est naturel, confirme ma demi-sœur, blasée.

L'hôtesse lève les épaules en signe d'ignorance.

— Nous sommes prêtes à aller à notre table, déclaré-je pour sortir cette jeune fille de l'embarras.

Nous avançons dans ce restaurant bondé de Brossard à une heure qui indique plus la fin du lunch que le commencement pour la plupart des gens. Quoique la majorité des personnes qui fréquentent cet endroit n'ont pas besoin de signer une feuille de temps puisque leurs heures de travail ne sont pas coincées dans un horaire défini. Un privilège qui, dans la réalité perverse, incite à bosser à n'importe quelle heure de la journée, et ce, même le week-end.

Un horaire qui en irrite plus d'un. Qui en brûle plusieurs. Ceux qui ne sont pas passionnés par ce qu'ils font.

Contrairement à moi.

Suivant Kara vers la table, je l'entends qui s'exclame.

— Pat!

Je reconnais immédiatement l'homme qui a ravi le cœur de la jeune notaire.

— Kara!

Son visage s'illumine à la vue de son amoureuse. Il se lève aussitôt et l'embrasse furtivement.

— Bonjour, mon latté.

Ce surnom qu'il lui a octroyé dès le début de leurs fréquentations pour faire référence à son teint laiteux me fait toujours sourire. Je suis d'autant plus surprise qu'il ait osé l'utiliser devant les deux hommes qui partagent sa table.

— Allô, la belle-sœur.

Il me salue de la tête, la bise ayant été reléguée aux oubliettes depuis l'arrivée de la COVID-19 dans nos vies. Il fait de même avec Alizée, qu'il a vue à quelques reprises chez moi.

Bien que j'aie senti le regard de ses compagnons vers moi, je maintiens le mien sur le couple d'amoureux. Ce n'est que lors de la présentation effectuée par Patrick que j'observe les deux hommes qui sont demeurés assis.

J'entends vaguement le prénom de celui qu'il présente comme son collègue, mais je capte bien celui du second individu.

Nathan.

Je le salue en prenant conscience de son habillement insolite pour cet endroit richissime. Mon regard passe de ses yeux chocolat noir à son chandail ouaté crème dont la teinte rejoint celle de mon manteau. Je relève les yeux sur son visage angulaire agrémenté d'une barbe marron remplie et bien taillée. Quand mes yeux rencontrent les siens, je les soutiens plus longtemps avant de les baisser une fois de plus sur son chandail, puis de ramener mon attention sur mon beau-frère.

Le silence qui règne me fait réaliser qu'il n'a pas révélé son lien avec Nathan. Puisque Patrick est chargé des comptes corporatifs de haut niveau pour la Banque Nationale, j'élimine l'idée que l'homme puisse être un de ses clients. Il s'agit probablement d'un nouveau collègue qui a sous-estimé l'importance des fringues pour ce poste.

Peu importe. Il n'est pas un de mes clients non plus, donc je n'ai pas à analyser sa personne. Comme j'ai l'habitude de le faire dès que je rencontre un acheteur ou un vendeur potentiel. Et comme je l'ai fait malgré moi à cet instant.

— Ça m'a fait plaisir de vous rencontrer, messieurs, annoncé-je formellement en les regardant à tour de rôle. Bon lunch!

Je rejoins l'hôtesse qui a déposé les menus sur la table en nous attendant. Elle tire une chaise à mon intention. Lorsque je prends place, mes deux accompagnatrices arrivent.

— Ton mec a des amis intéressants! lance ma collègue.

Alizée se tourne vers la table du trio masculin, à quelques mètres de nous. Étant assise face aux hommes, je n'ai qu'à lever la tête pour les apercevoir.

— Il n'a pas dit qui est ce Nathan, poursuit-elle d'un air narquois.

— Son client, suppose Kara. Il ne voulait probablement pas révéler le caractère confidentiel de leur relation.

— Son client ? questionné-je, sceptique. Je croyais que ton *chum* traitait seulement les prêts de plusieurs millions.

— C'est effectivement son mandat.

— Mais...

— Quoi ?

Je regarde Nathan qui prend une gorgée de bière à même la bouteille.

— Il n'a pas le *look* d'un client qui emprunterait plusieurs millions, admets-je du bout des lèvres.

— À cause de son chandail ? devine Alizée. C'est un Gucci !

— Il vaut probablement plus cher que ton *outfit* au complet, renforce ma demi-sœur.

— Vraiment ?

— Il vaut certainement dans les quatre chiffres.

J'observe le chandail crème.

— Les gens ne sont pas obligés de porter un veston pour bien paraître, assure Alizée en zieutant l'homme. Il faut seulement être confiant dans la marchandise qu'on vend. Je parle de son *look*, précise-t-elle à voix basse.

— On avait compris, assure Kara, exaspérée.

— Parlant de vente..., laisse planer Alizée.

Je sais que les filles que je peux davantage considérer comme mes amies que comme ma demi-sœur et ma collègue ont planifié ce lunch pour vérifier mon état mental.

— Il me reste quatre semaines. Précisément vingt-huit jours avant le grand dong.

— J'adore comment tu parles, ma chérie. Tu sues le positivisme !

— L'image est dégueu, décrète Kara.

— Ne t'offusque pas, la sueur de ta sœur sent le Chanel !

Kara secoue la tête pour ignorer les propos d'Alizée.

— Alors, comment te sens-tu ?

— Très bien.

J'évite de leur mentionner que je rêve chaque nuit du corps pendu au crochet du lustre. De cet homme à qui j'avais parlé quatre heures avant sa mort pour l'informer de notre visite. Et des questions méticuleuses de l'enquêteuse au sujet de notre conversation, la dernière qu'il ait eue avant de s'enlever la vie.

— Combien de maisons cet après-midi ? s'intéresse Kara.

— Quatre.

Le serveur se positionne près de notre table. Pendant qu'il nous explique le menu du jour, je laisse errer mon regard autour de nous. Je capte celui de Nathan posé sur moi. Sans démontrer aucune gêne d'avoir été surpris à me zieuter, il le garde vissé au mien. Puisque je ne veux pas éterniser le repas, je détourne les yeux la première pour proposer à mes compagnes de commander immédiatement. Une minute plus tard, le serveur nous quitte. Je sens de nouveau le regard de Nathan sur moi.

— Un couple ? demande ma sœur.

— Quoi ?

Je me soutire une fois de plus à l'examen visuel déstabilisant de l'homme assis un peu plus loin.

— Les clients que tu fais visiter cet après-midi ?

— Ah oui ! Deux femmes.

— Elles sont motivées pour clore rapidement ? s'informe Alizée.

— Avant le 31 décembre, tu veux dire ? Possiblement. C'est un nouveau couple et l'une d'elles doit faire le trajet de Québec à Montréal chaque jour pour son boulot. Elle a hâte de quitter la maison où elle habitait avec son ex.

— Excellent ! s'excite Alizée.

— Elle a quand même vécu une séparation, nuance Kara.

Ma demi-sœur qui a obtenu son titre de notaire l'an passé préfère nettement s'occuper des documents de ventes immobilières que de divorces.

— Dont elle s'est visiblement remise, s'enchantant ma collègue.

— Elle semble sincèrement heureuse, admetts-je.

— Génial pour elle !

Le balancement de tête d'Alizée entraîne un impressionnant mouvement de sa chevelure naturelle noire aussi dense que frisée. Une structure capillaire architecturale qui constitue une part entière de sa personne.

Kara soupire d'exaspération devant le trop-plein de bonheur de ma collègue.

— Fais confiance au radar infallible de ta sœur pour évaluer l'état psychologique de sa clientèle, recommande Alizée, l'air mystique.

Elle plisse les yeux et analyse les alentours.

— Je ne possède aucun radar.

— Ton expertise en relations humaines te permet d'évaluer rapidement et avec justesse les personnes que tu rencontres. C'est un atout non négligeable dans notre domaine. Vois où ça t'a menée en si peu de temps ! À une main tendue de la clé d'or, s'excite-t-elle.

— C'est un des bons côtés d'avoir eu à m'adapter à une nouvelle ville tous les trois ans, reconnais-je.

— Déménager aussi souvent peut avoir des impacts néfastes sur la structure relationnelle d'une enfant, avance Kara.

— Pas sur Romane ! Elle a su s'adapter et retenir de ces expériences le maximum d'éléments positifs.

— Mais ça peut créer des problèmes d'attachement, la fée hallucinogène.

— Je n'hallucine pas ! Romane est saine d'esprit.

— Travailler plus de soixante heures par semaine, c'est sain, tu crois ?

— Ce n'est pas si pire, défends-je.

— Nomme-moi ton loisir préféré, me bouscule Kara.

— Elle n'en a pas, car son passe-temps est et a toujours été de regarder les maisons en vente, plaide Alizée avec son sourire habituel.

— Plusieurs personnes aiment suivre le marché immobilier résidentiel, ce n'est pas malsain, renforcé-je.

— Quand il s'agit de ton boulot, ce n'est pas équilibré.

Le serveur dépose un panier d'osier rempli de petits pains au centre de la table. Ce geste interrompt heureusement l'analyse à mon sujet.

— Je vais me laver les mains.

Les toilettes étant situées à l'entrée du restaurant, je reprends le trajet inverse effectué pour nous rendre à notre table. Lorsque je passe près du trio masculin, je fixe un point au loin puisque mon beau-frère, le seul homme que je connais, me tourne le dos.

Les mains sous le jet d'eau, j'incline ma tête à gauche puis à droite pour vérifier dans la glace les angles de mon visage. Pour m'assurer que mon maquillage que j'ai soigné ce matin tient toujours. Que ce fixatif à maquillage payé un prix extravagant fait vraiment son boulot. Car je veux être au mieux pour les visites de cet après-midi. Je veux reprendre le collier. Reprendre le rythme des ventes qui m'a permis de me hisser dans le *top* trois des meilleurs vendeurs de l'année sous la bannière de Luxim.

Et que je n'ai pu consolider avec la vente du manoir dans lequel mon client s'est enlevé la vie.

À ce jour, je suis en troisième position. Heureusement, mes deux concurrents n'ont pas eu de ventes significatives dans les deux dernières semaines.

Le *look* que me renvoie le miroir me rassure. Mes cheveux moka vagués tombent sur mes omoplates. Le mascara que je porte accentue le vert de mes yeux alors que ma bouche est strictement couverte d'un *gloss* naturel qui hydrate mes lèvres en leur donnant une légère lueur brillante.

En sortant de la salle de bain, j'ai la surprise d'apercevoir Nathan, appuyé sur le mur du corridor qui unit les toilettes genrées. Il range dans la poche arrière de son jeans son cellulaire qu'il consultait nonchalamment. Le contact visuel qu'il établit avec moi dès ma sortie est imposant. Une cicatrice au-dessus de son sourcil droit accentue l'aspect sombre de son regard.

— Bonjour ? lancé-je, étonnée.

— Écoute, Romane, pour le *blind date*, ça ne fonctionnera pas. Tu n'es visiblement pas outillée pour faire partie de ma ligue.

Instinctivement, je regarde autour de moi avant de revenir à l'homme au coton ouaté.

— Parlez-vous à la bonne personne ? Parce que je crois que vous vous trompez de femme.

— Belle tactique, cette ignorance feinte. Ton beau-frère m'a expliqué que notre présence ici n'est pas une coïncidence. Nous devons être présentés l'un à l'autre officiellement pour ma recherche d'une courtière immobilière qui s'occuperait de la vente de ma tour à condos mais, officieusement, le but réel est de vérifier notre connexion au niveau personnel. Je sais que tes amies t'ont donné rendez-vous ici pour que j'évalue mon intérêt envers toi...

— Mes amies sont au courant ? m'insurgé-je.

— Oui, assure-t-il.

Malgré la certitude de son ton, il fronce légèrement les sourcils.